

pour faire à la bibliothèque des recherches nécessaires à sa thèse, il avait reçu d'un professeur distingué de cette ville le plus cordial accueil. Séduit par l'étendue des connaissances de son collègue français, autant que par l'amabilité de son commerce, M. Cobet s'était mis à sa disposition et s'était fait son obligé cicerone.

Les hymnes homériques, malgré le grand nom qui les abritait, ont éprouvé, pour arriver jusqu'à nous, d'assez graves mutilations. Le texte, en beaucoup de passages, présente des altérations évidentes et des lacunes regrettables. Jusqu'à la fin du siècle dernier, nous n'en possédions pas le recueil complet. Il en manquait deux, dont on connaissait l'existence par Pausanias et Diodore de Sicile.

Or, en 1772, l'allemand Matthæi découvrit au fond d'une écurie de Moscou une copie des hymnes d'Homère dans un manuscrit lacéré et jeté au rebut. Les premières pages nous rendaient une des pièces inconnues, l'Hymne à Demeter et la fin de l'autre.

Cette heureuse trouvaille (dont l'origine russe eût peut-être contribué de nos jours à éveiller notre curiosité) portait à trente-trois le nombre des pièces du recueil. Elles sont très inégales de mérite et de dimension. Les unes, de quelques vers seulement, paraissent être des proèmes ou préludes à des récitations poétiques plus étendues. D'autres, plus longues, semblent avoir été chantées soit dans des festins, soit dans ces luttes poétiques, ces concours de rhapsodes qui faisaient partie, en Grèce, de ce nous appellerions le programme des grandes fêtes politiques et religieuses. Quatre de ces pièces sont de véritables petits poèmes de trois cents à six cents vers.

Les hymnes homériques avaient été, en Allemagne, l'objet de travaux considérables. Mais il était difficile de les